

Jean-Marie Gobry-Valle

# SI BELLE EN CE MIROIR



Presque monologue

## SI BELLE EN CE MIROIR

ÉMILILIEN, 35/40 ans.

LE ou LA JOURNALISTE.

*Une petite pièce meublée d'un bureau avec ordinateur et deux fauteuils. Étagères de livres et miroir. Une porte en fond de scène ouvrant sur une salle d'eau, une porte latérale donnant sur sa chambre.*

ÉMILILIEN (*Sortant de la salle d'eau en s'essuyant les cheveux. Il est en peignoir*) : J'aurais dû lui avouer. Ça lui aurait fait un choc, ça oui... Et je ne pense pas qu'elle aurait compris mais, au moins, on évitait les malentendus. J'ai manqué de courage, c'est tout. Comme d'habitude. Faut dire qu'il y a des choses difficiles à avouer. Même quand on a confiance. Un couple, c'est fragile. J'en ai vu se séparer pour moins que ça. Enfin, on ne connaît pas toujours la cause des séparations. Ça peut couvrir des années et pfiit partir en eau de boudin, d'un coup. Pour une broutille. Une assiette mal rangée ou une odeur de transpiration.

Avec Déborah, c'était plutôt paisible. Jusqu'à cet oubli de ma part. Un oubli absurde. Une simple inattention. Ça tient à si peu de chose. Le grain de sable dans une vie sans histoire. Je veux dire : sans trop de problèmes entre nous. Parce qu'au travail, ça ne manque pas. Raison de plus pour apprécier ses pantoufles dès la porte franchie.

*Il allume son ordinateur.*

Elle s'est aussitôt mise en tête que je passais mon temps à la tromper. Comment expliquer autrement la lingerie qui séchait sur le radiateur ? Un trophée ? « Mais non, Déborah, je te jure sur ce que j'ai de plus cher. Je ne suis pas le genre d'homme à pimenter mon existence d'aventures extra-conjugales. » Évidemment, elle ne m'a pas cru. À sa place, je ne me serais sans doute pas cru non plus. Ça l'a mise dans un état ! Je ne l'avais jamais vue comme ça. Prête à m'arracher les yeux. « Avec Lucie ? Mais voyons, ma chérie...! Comment peux-tu imaginer une chose pareille ? » Plus je bredouillais des dénégations et plus ça renforçait ses soupçons. Après cette expérience, sans doute irrattrapable, j'affirme qu'il vaut mieux mentir avec assurance que dire la vérité en bredouillant.

Tout compte fait, ça m'arrange un peu qu'elle m'accuse de coucher avec Lucie. Une situation banale, en quelque sorte, qui fait de moi un homme ordinaire. Et puis, d'une certaine façon, je paie une tromperie passée que je ne lui ai jamais avouée. Bien qu'il y ait prescription, après toutes ces années.

La question reste posée : est-ce important d'avouer ce genre de chose ? Une simple entorse à la règle. Si on tombe amoureux d'une autre femme, ce n'est pas pareil : il faut avoir le courage de choisir. Mais confesser une aventure, ça rime à quoi ? Sinon tourmenter l'autre. Blessé l'autre dans son amour propre. Ne rien se cacher ? Voilà une belle connerie ! C'est la meilleure façon de détruire son couple. On a tous son jardin secret et il grouille de fantasmes pas particulièrement jolis.

On était ensemble depuis quelques mois, et là, je décide d'aller suivre un stage de psycho-pédagogie dans la région parisienne. Un stage d'une semaine. Le groupe était plutôt sympa et on s'attardait volontiers le soir à la cafétéria. Personne n'était pressé de rejoindre la solitude de sa chambre. Et moi, j'ai toujours des sujets qui me passionnent. Le troisième soir, j'étais lancé dans une discussion sur le *nouveau roman* avec une jeune femme de Montpellier qui en avait fait son mémoire de maîtrise. Robbe-Grillet, Butor, Sarraute... jusqu'à l'heure de fermeture. Je n'avais rien prémédité, elle non plus, j'en suis certain. Devant la porte de sa chambre, on a compris que... comment dire ? Qu'on n'avait pas envie de se quitter. Ça ne s'est pas passé comme dans les films : désir bestial, vêtements arrachés... Non. Tout le contraire. Des gestes timides, des petits baisers, une découverte mutuelle pleine de douceur. Un moment si agréable qu'on a recommencé les soirs suivants. Et que j'en rêve encore, parfois.

Maintenant que Déborah m'a viré, avec perte et fracas... (*Il réagit en prof*) Avec perte et fracas : Cliché, mon gars, un point en moins. Bref, à présent, je peux me gargariser à l'envi de mes orgasmes passés. Mais ça ne m'avance pas à grand chose. Nostalgie, nostalgie.

*Il tripote le clavier de son ordinateur, ouvre un fichier.*

Je pensais qu'en vivant seul j'allais pouvoir clarifier mes esprits, réfléchir à ma situation. Et surtout : profiter de mon arrêt de maladie pour me remettre à l'écriture. Des décisions, j'en ai prises, ça oui. Mais ce foutu roman, n'a pas progressé. Il y a des auteurs qui

fonctionnent comme ça : ils s'installent à leur bureau et vous pondent un chapitre. Les Américains, eux, se servent de logiciels. Moi, je ne suis ni poule pondeuse ni américain. (*Silence*) Pas même un écrivain. Du moins, je n'en sais plus rien. Il ne suffit pas de vouloir écrire.

*Long silence immobile.*

Je n'aurais pas dû me lever si tôt. J'avais besoin de me reposer davantage, avec la journée qui m'attend. Mais si j'avais pris mon somnifère, je risquais de ne pas entendre le réveil. Je vais devoir me bourrer de café.

*Il fait défiler sur l'écran les pages qu'il a écrites.*

Qui ça peut intéresser, tout ça ? Ce n'est pas mal écrit mais... c'est sinistrement plat. C'était mon choix de départ : histoire banale, personnages ordinaires. Tout miser sur l'écriture. Résultat : quarante pages merdiques. (*Comme s'il parlait à sa classe :*) « L'écriture, c'est le style ! » Et moi, je n'en ai pas. Aucun talent, bordel ! Pourquoi me leurrer ? Je ne serai jamais l'un d'eux. Je dois me faire une raison. Accepter ma médiocrité.

De toute façon, ceux qui produisent de la qualité, ne sont même pas sûrs de trouver un éditeur. C'est la grande loterie. Lucie en a cherché un pendant cinq ans, avant d'opter pour le compte d'auteur. Ce qui lui a coûté une fortune. Et quelques centaines d'exemplaires empilés dans son salon, dont elle ne sait que faire. Elle en avait assez d'attendre les non-réponses et je la comprends. Ils ne prennent plus la peine d'envoyer un refus par la poste, ni

même par e-mail. Mais l'édition à compte d'auteur, ce n'est vraiment pas la solution.

Y a-t-il une solution ? Ça sature de tous les côtés. J'ai lu un article là-dessus. Seule compte la rentabilité. Quel monde ! Je sais : en son temps, même Proust a été refusé par Gallimard. Et pourtant...

*Il continue, en silence, de faire défiler les pages.*

Le manuscrit, pardon, le tapuscrit de Lucie ne méritait sûrement pas d'être publié. Comme membre d'un comité de lecture, je ne l'aurais pas retenu, c'est sûr : bien écrit mais sans originalité. Ce n'est évidemment pas ce que je lui ai dit lorsqu'elle m'a demandé mon avis. Elle avait surtout besoin d'être encouragée. Je n'étais pas là pour la démolir. Je me suis seulement permis de lui suggérer quelques corrections. Oh, presque rien : un adjectif placé avant plutôt qu'après, ce genre de détail qui fait chanter une phrase. Pour lui montrer que je l'avais lue attentivement.

Lucie, je l'aime bien. Sans plus. Je suis un peu son mentor et c'est flatteur. Elle se trouvait un peu larguée quand elle a été nommée à *Marguerite Duras*. Je l'ai aidée à trouver un logement. Entre collègues, l'entraide est réel, ce qui n'est pas le cas dans tous les collèges. On forme une équipe pédagogique solide. Faut dire que c'est nécessaire face aux violences des élèves et de certains parents. Avec les agressions de ces dernières années, on se serre les coudes. Plus encore qu'avant.

Si j'avais pu éviter de prendre ce congé de maladie... Sans savoir si j'allais être remplacé. Moi si fier d'être toujours fidèle au poste.

Jamais manqué une journée, exempté pour l'enterrement de ma grand-mère. Burn out, c'est ce qu'a diagnostiqué mon médecin. Il me conseille de voir un psy.

Raconter ma vie ? Non merci. Mon cousin Adrien est en analyse depuis quinze ans au moins. Une véritable addiction. Sous prétexte que ses parents n'ont pas été affectueux durant son enfance. Que devrais-je dire des miens ? Pour autant, je ne cherche pas une nouvelle maman.

*Il disparaît dans sa chambre. Voix off.*

J'aurais dû tout avouer, et cela depuis longtemps. Sans attendre ce drame. La jalousie, c'est terrible. Elle doit souffrir atrocement.

M'imaginer la trompant avec une jeune collègue !

J'espère que Déborah n'est pas allée menacer la pauvre Lucie. Elle qui n'a d'yeux que pour le nouveau prof d'EPS, un gamin de vingt-cinq ans, beau comme un dieu, qui doit faire rêver toutes les collégienne.

*Il ressort de sa chambre en jupe, et soutien-gorge. Il se met un bandeau dans les cheveux pour dégager son visage.*

Je n'ai rien dit de notre séparation. À personne. Pas même fait un changement d'adresse. Tant qu'elle ne remplace pas les serrures, je peux passer prendre mon courrier à ses heures de travail. Mais ça ne pourra pas durer.

*Il entre dans la salle d'eau. On le voit commencer à se maquiller.*

Me laissera-t-elle revenir quand elle saura ? J'ai peur du regard qu'elle porterait sur moi.

Et puis, ai-je envie de retourner vivre avec elle ? La solitude me fait du bien. Mais jusqu'où ?

Au cours de nos dix-huit années de vie commune, on a tout de même traversé quelques crises. Jeune professeur, j'étais trop proche de mes élèves. Elle me reprochait de leur consacrer tout mon temps. Je voulais tellement leur faire partager ma passion de la littérature. Djian, c'était mon préféré. J'ai incité mes « quatrième » à aller voir *37°2 le matin*. Je ne disais qu'en découvrant ce genre de film, mes petits jeunes auraient envie de lire les œuvres de l'auteur dont Beineix s'est inspiré. Qu'avais-je fait là ? Tous les parents me sont tombés sur le râble. Pensez donc : j'avais exposé leurs chers enfants innocents à de l'érotisme torride ! Ça m'a valu un sérieux rappel à l'ordre de l'Inspection et l'incompréhension de ma chère Déborah.

- Ne me dis pas, Chérie, que tu soutiens les parents. C'est de la passion amoureuse, pas de la pornographie !

- On ne te demande de faire leur éducation sexuelle. Tu es prof de français, rien d'autre !

- C'est beau une scène d'amour, ne dis pas le contraire.

- Dans un roman, c'est déjà troublant pour des ados. Alors sur grand écran...

- Tu crois peut-être qu'ils m'ont attendu pour découvrir ce genre d'images ?

Et caetera.

Après l'affrontement, on ne s'est pas adressé la parole pendant trois jours. Et puis ça s'est tassé, chacun jouant l'oubli.

Entre mes parents, le mutisme pouvait durer des mois. Ils continuaient pourtant de manger à la même table et de coucher dans le même lit. Et des échanges de petits mots : « N'oublie pas le pain. » Il fallait bien continuer d'assumer le quotidien. Pourquoi restaient-ils ensemble ? Je n'ai jamais su s'ils s'aimaient vraiment.

S'aimer. Un peu-beaucoup-passionnément-à la folie-pas du tout.

Être amoureux. L'amour propre. Faire l'amour...

Dire « Je t'aime » ! Pour attendre un « Je t'aime » en retour ? Être aimé, être important pour quelqu'un, exister à ses yeux.

S'aimer aimant. Être aux petits soins pour l'autre afin de se valoriser soi. Là, je deviens cynique, ou réaliste, je ne sais plus.

Tomber amoureux. Simple agitation de nos hormones ? Tomber amoureux ! Quelle expression ! Choir, s'affaler, dégringoler, dévisser, s'effondrer, s'écrouler, s'abattre, trébucher, s'aplatir, mordre la poussière, prendre une gamelle. Plusieurs fois j'ai vécu ce genre de chute vertigineuse qui vous anéantit.

À dix-huit ans, j'ai cru ne pas m'en relever et suis devenu plus sage. M'être trop approché du gouffre m'a mis du plomb dans la cervelle. Maîtriser mes passions, prendre du plaisir mais ne pas m'attacher. Et surtout : ne pas me marier.

Avec Déborah, mes règles se sont un peu faussées. Je pouvais m'abandonner. Par précaution, on s'était juré de se séparer si le désir d'être ensemble faiblissait. Mais quel baromètre mesure l'affadissement d'une relation ? La descente peut être progressive. Et puis, les habitudes.

*Il vient s'asseoir dans un fauteuil pour se faire les ongles.*

Dans leurs longues périodes de bouderie, mes parents avaient fini par se servir de ma soeur pour communiquer.

- Dis à ton père de rentrer la voiture.
- Dis à ta mère de racheter des œufs ...

Virginie supportait mal d'être utilisée comme agent de liaison. D'autant qu'elle n'avait rien à transmettre puisque les messages étaient exprimés en présence du destinataire.

Elle s'attardait de plus en plus en sortant du collège, faisait ses devoirs chez une copine.

Au moins, la situation lui offrait l'avantage de ne plus entendre ces trucs insupportables quand on est gosse, ces trucs du genre : « Demande à ton père » « Demande à ta mère ». Elle pouvait n'en faire qu'à sa tête, trop contente de n'avoir plus à solliciter une autorisation. Quand l'un d'eux lui reprochait de rentrer tard ou de porter un vêtement trop court, elle jouait sur le silence du deuxième pour désamorcer le reproche. Moi, j'observais son manège. J'étais trop jeune pour l'imiter et moins audacieux qu'elle, je l'avoue. Je l'admirais beaucoup mais la sentir s'éloigner... On était si proches, avant.

On habitait une maison ancienne, dans l'agglomération. Dans un quartier plutôt tranquille. J'aimais bien. À part ce vieux bougon de voisin qui trouvait à redire sur tout : une branche qui dépasse, une haie trop haute... Même les émanations de nos grillades agressaient son odorat. Mon père avait du mal à se retenir de ne pas aller lui mettre son poing sur le nez. Avec ma sœur on rêvait de les voir en

venir aux mains. On attendait le spectacle, prêts à faire des paris. Mais ce n'est jamais arrivé.

C'était tout de même chouette d'avoir un jardin. Mais ce voisin mal embouché était une vraie plaie. Quand j'y étais seul, j'évitais de révéler ma présence. Pas même éternuer. Je craignais qu'il m'interpelle par-dessus le mur. Dans un charabia incompréhensible, en plus. J'en souris aujourd'hui mais c'était ma terreur.

Virginie, elle, faisait comme si elle ne l'entendait pas : « Cause toujours, mon bonhomme ».

Si jolie et affirmée. Côté études, ce n'était pas folichon : tout juste la moyenne. On ne peut pas briller en tout et ce ne sont pas les têtes de classe qui affolent les garçons. Pour ça, elle aurait eu 20/20.

J'étais bougrement fier de ma sœur, malgré l'effritement de notre complicité. Je souffrais de n'avoir plus aucune place. Seul comptait son groupe de copines. Je disparaissais à ses yeux. Je devenais transparent. Plus encore à l'arrivée des garçons dans sa vie de lycéenne. Laura, sa meilleure amie - une petite brune aux grosses fesses-, venait souvent à la maison. Elle me regardait à peine. J'essayais de saisir leurs conversations. Derrière la porte de sa chambre. J'entendais surtout leurs rires. Leurs gloussements, je devrais dire.

*Il va ranger son vernis à ongles dans la salle d'eau et se parfume.*

Ah, l'odeur de son parfum ! Sur son lit, les yeux fermés, son chemisier sur le visage. Des heures entières, les mercredis après-midi. Et puis je me suis enfermé dans ma chambre, avec quelques

-uns de ses vêtements. Passer une jupe, un crop top... Hum ! Et m'imaginer caressée par un homme... J'ai joui si brusquement dans ma main qu'il m'a fallu tout nettoyer et utiliser son sèche cheveux. Étais-je devenu homo ?

*Il s'installe comme un patient dans le cabinet d'un psy.*

Depuis l'adolescence, j'aime me sentir femme. Le jeu est vraiment excitant. Seul à la maison, j'enfilais des vêtements de ma sœur et je m'activais ainsi durant des heures. Étant mince et d'une faible pilosité, je pouvais aisément me créer une image féminine. Un haut, une jupe sur un collant, l'illusion était parfaite. Plus tard, j'allais mettre des bas dim up mais il me fallait déjà prendre le coup de main. Un ongle qui s'accroche et le collant est foutu. Heureusement que Virginie en avait un plein tiroir. Je devais pourtant me décider à en acheter si je ne voulais pas l'alerter.

Ils ont partout des caméras de surveillance et ma présence dans le rayon de la lingerie féminine devait leur paraître suspecte. Prendre des collants au hasard et passer à la caisse le cœur battant mais d'un air dégagé. Quel bonheur pour les yeux que ces sous-vêtements exposés ! Imaginer les chairs intimes sous ces dentelles impudiques. C'était d'une autre intensité que les pages de La Redoute. J'avais, certes, la vision des soutiens-gorge et des culottes sur l'étendoir de la salle de bains. Je regardais sans voir. Érotiser ma mère, ou même ma sœur ? le tabou était trop fort. Je préférais passer, mine de rien, dans le rayon lingerie rêvant de chaparder ces merveilles.

Mon premier trophée : un ensemble bleu électrique que ma voisine faisait sécher sur sa terrasse. Et cette question qui me hantait de plus en plus : suis-je devenu homo ? « Gay » n'était pas encore à la mode, ni LGBT, et moins encore LGBTQI, sans parler de ce qu'on y ajoute progressivement.

Chose étrange : seules les filles me troublaient sexuellement, jamais aucun garçon. Et rien n'a changé au cours des années.

Au lycée, je rêvais de Christina. L'inviter à boire un verre ou aller au cinéma. Elle sortait beaucoup, toujours en bande. J'ai tenté de m'intégrer mais j'existais peu pour elle. Aimable avec tout le monde, ses longs cheveux bouclés sans cesse agités. Un parmi les autres. J'en étais humilié. Puis il y eut Fanny. Sérieuse et effacée. Fille de l'adjudant de gendarmerie. Amoureux d'elle après un slow et quelques échanges verbaux. C'était à l'anniversaire d'un ami commun qui me dissuadait d'espérer, me notant néanmoins son adresse.

Déclarer son amour par jeu peut sans doute être plaisant. Mais aucun mot ne traduisait la violence de mes sentiments ni l'espoir d'être aimé en retour. J'ai réduit mon message à une demande de rencontre, par besoin de lui parler, espérant qu'elle comprendrait.

- Je te trouve sympa mais...

Blessure. Vertige. Décision d'achever mon anéantissement. Discrètement, me sous-alimentant. Ma sœur remarquait un changement mais de là à imaginer... Au lycée, l'effondrement de mes moyennes et la noirceur de mes dissertations auraient dû les

alerter. Je me liquéfiais dans l'indifférence, m'alcoolisant et fumant pour accélérer ma déchéance.

J'ai repris connaissance sur un lit d'hôpital. Ma mère semblait inquiète.

- Tu nous a fait tellement peur !

Sa peur, c'était déjà du passé : elle avait tant à faire ! Je ne lui en veut pas. Comment en vouloir à sa mère ? Si on ouvre cette porte, elle ne se referme plus. La garder verrouillée sur mon narcissisme apaisant.

*Il se relève, subitement joyeux. Disparaît dans sa chambre en chantonnant.*

Aujourd'hui, c'est fini. Je renais à la vie. Lequel mettre ? Le blanc ? Le bleu ? Le mauve ? Couleurs de printemps, évidemment. Et pour les bas, pas trop de fantaisie. Un brin sexy, pas plus.

*Il revient, chemisier enfilé mais pas encore boutonné. Bas et souliers élégants en main. Il pose les bas sur un fauteuil et les souliers au pieds du même fauteuil. Il boutonnera son chemisier, mettra ses bas et ses souliers.*

Ce qui est chouette avec internet c'est qu'on peut échanger de façon anonyme. Entre travestis on partage ses choix et ses expériences. Mais les sorties dans des boîtes spécialisées, ça ne m'a jamais tenté. Ni même se rencontrer. En vivant avec Déborah, je ne vois pas comment j'aurais pu participer à une virée « entre filles ». Je n'aurais pas aimé m'exhiber de cette façon. C'est souvent de mauvais goût leur façon de s'habiller. Et de se maquiller. Ça manque de raffinement. Et ne parlons pas de certaines perruques.

En fait, ça ne m'amuserait pas de passer des nuits à faire la folle. J'ai sans doute un esprit trop bourgeois. Je ne supporterais pas non plus l'idée que mes poils de barbe repoussent sous mon fond de teint. Quelle horreur !

Ce qui me plaît, par contre, c'est de dialoguer anonymement avec un homme en me faisant passer pour une femme. Me faire désirer. Le sentir s'exciter. C'est vraiment troublant. Mais de là à m'offrir à un homme ! Je l'ai tenté une fois. Un rendez-vous dans un motel. Je voulais savoir si j'étais bi. Une vraie catastrophe. L'odeur de vieux mégots et ses grosses mains sur moi... j'ai paniqué. Aucune envie de continuer.

*Il va se brosser les cheveux dans la salle d'eau. Se met des pendants d'oreille et autres bijoux. Il revient comme une star. Lumière violent de studio de télé. Un ou une journaliste apparaît comme par magie et s'installe dans l'autre fauteuil.*

Journaliste : Asseyez-vous, je vous prie. Dois-je vous appeler  
Émilien ou Émilie ?

Émilien : Qu'importe. Je suis l'un et l'autre, l'une et l'autre. (*Il rit et s'installe avec grâce*). Aujourd'hui Émilie, demain Émilien. Selon mon envie ou mon humeur.

Journaliste : Eh bien, Emilien/Émilie, merci d'avoir répondu à notre invitation.

Émilien : Je vous en prie. Tous le plaisir est pour moi.

Journaliste : On ne parle que de vous aujourd'hui dans les médias et sur les réseaux sociaux. Vous défrayez la chronique, comme il est convenu de dire.

- Émilien : Croyez-le bien : ça n'a jamais été mon but.
- Journaliste : Pourtant, un parfum de scandale accompagne votre démarche, vous ne pouvez pas l'ignorer.
- Émilien : J'ai appris à aimer tous les parfums, et celui-ci m'est particulièrement agréable (*Il rit*).
- Journaliste : Tout de même, nos collègues ne sont-ils pas déjà suffisamment perturbés par certaines tenues vestimentaires ?
- Émilien : Vous faites sans doute allusion aux hidjab, ou aux abaya?
- Journaliste : Oui, en particulier.
- Émilien : Regardez-moi. Voyez-vous, dans ma façon de me vêtir, le moindre signe religieux ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? La peur devant quelques gamines qui veulent s'affirmer musulmanes. Moi, aujourd'hui, ce que j'affirme c'est ma part de féminité. Est-ce qu'une loi me l'interdit ?
- Journaliste : Tout de même ! N'est-ce pas une forme de provocation ? Avez-vous pensé à l'embarras de vos élèves ? Aux réactions de leurs parents ? Et quelle attitude aura votre ministère ? Ils risquent de vous radier. Faire de vous un exemple pour éviter les dérives de ce genre.
- Émilien : Si je montrais mon cul, ils auraient quelques raisons de m'interdire d'enseigner. Mais que peuvent-ils

reprocher à ma tenue ? Doit-on radier mes collègues  
femmes qui s'habillent comme des hommes ?

Journaliste : Évidemment non !

Émilien (*sortant du jeu de l'interview*) : Et toc !

*Le ou la journalisme disparaît. Changement de lumière. On retrouve celle de l'appartement. Il se lève, enfile un manteau imperméable élégant, prend son cartable et sort en chantonnant l'air de Marguerite dans Faust de Gounod : « Ah je ris de me voir si belle en ce miroir... » .*

NOIR